

principes fondamentaux des sociétés humaines, les éléments les plus primitifs et les plus vulgaires de la vie sociale, toutes ces grandes choses dont la société peut se passer : la liberté, l'égalité, la fraternité, l'autorité, la propriété.

La liberté ! on en parle toujours, et on en a d'autant moins qu'on en parle davantage ; on parle aussi de l'égalité, et son nom passe sur le monde comme un souffle de tempête. On parle surtout de la fraternité, et on rencontre des monstres qui méditent le massacre de leurs frères. Effroyable ironie sociale ! La fraternité, debout sur ses échafauds, abat la tête des frères et en fait rejaillir le sang sur les deux statues de l'Égalité et de la Liberté ! Et l'autorité, où est-elle ? La terre est labourée par les révolutions ; on foule aux pieds la poussière des sceptres, des trônes et des dynasties. La propriété enfin n'a-t-elle pas elle aussi failli sombrer dans l'abîme béant du communisme et du socialisme ? Celle qu'on a indignement dépouillée, qui ne possède plus rien, l'Église catholique, est aujourd'hui la seule qui se montre inflexible devant toute violation du droit ; elle est martyre de la justice.

Il ne reste au siècle présent qu'un moyen de salut, c'est l'arche, l'arche destinée à porter au-dessus des flots l'humanité qui ne veut pas périr, la sainte Église catholique, et romaine.

" Ah ! s'écrie le P. Félix, n'iez tant que vous voudrez l'approche du déluge ; la pluie monte et le flot monte ; il monte toujours, et tout vous crie comme aux jours de Noé : " Entrez, entrez dans l'arche, car qui ne sera pas dans l'arche sera noyé par le déluge. " Ou plutôt, déjà jetés que vous êtes sur les grandes eaux, et battus de toutes parts, comme des nautonniers dans la tempête, par tous les vents qui soufflent de tous les horizons, vent des erreurs, vent des scepticismes, vent des négations, vent des passions, vent des révolutions, entrez, entrez dans la barque toujours agitée, mais jamais submergée ; la barque ouverte à tous les vents, mais ouverte aussi à tous les naufragés ; barque invincible dont Pierre, depuis dix-huit siècles, tient sur les flots le gouvernail triomphant. Lui seul sait où il faut jeter l'ancre pour résister à toutes les tourmentes ; lui seul, à travers toutes les ténèbres, découvre l'étoile qui doit guider notre marche ; lui seul possède la force qui supporte le choc de toutes les vagues ; lui seul enfin porte dans sa barque le Christ sauveur, le Christ endormi quelquefois, mais sachant toujours s'éveiller à temps pour commander à la tempête lorsqu'il entend Pierre s'écrier : *Domine, salva nos, perimus*, Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. "

Après avoir démontré que l'Église est l'institution la plus repoussée par le siècle, qu'elle est divine par conséquent, il nous faut voir qu'elle est l'institution la plus nécessaire à son salut !

Hors de l'Église il n'y a pas de salut ! Où trouver, en effet, ailleurs que dans son sein les garanties du présent, les gages d'avenir, les signes d'espérance ? Partout où l'on creuse, sans l'Église, on ne rencontre que des effondrements, on n'ouvre que des abîmes. Elle seule est notre force, notre unique défense contre l'envahissement de toutes les barbaries, notre boulevard dans le présent, notre bouclier pour l'avenir ; elle seule peut empêcher ce siècle de périr tout-à-fait dans les trois abîmes de ses erreurs, de ses corruptions et de ses révolutions.

Et d'abord, où est la puissance capable de soutenir le monde des intelligences ? Où sont, à l'heure qu'il est, les doctrines complètes, les systèmes achevés ? Où trouver des croyances fixes, des principes certains, des symboles partout acceptés ? Non seulement en religion, mais même en politique, en morale, en philosophie reste-t-il un seul principe inébranlé, une seule vérité debout ? Ah ! tous les systèmes sont discordants, les opinions confuses, et à travers tous les nuages que l'erreur a amoncelés, on ne saurait rencontrer une vérité, une seule, pouvant rallier toutes les intelligences et servir de boussole à l'hu-

manité voyageuse. Sur le sable mouvant des opinions et philosophies humaines, on ne peut rien édifier ; dans le vide des intelligences, on chercherait en vain un point de départ pour marcher en avant ; dans les lueurs vacillantes et incertaines que répandent les philosophies, même les meilleures, on ne saurait reconnaître le flambeau qui doit illuminer toutes les grandes routes de la vie humaine.

Qu'est-il résulté, que résulte-t-il du passage de tant de doctrines et de philosophies vertigineuses ? Elles ont ébranlé toutes les certitudes, pulvérisé tous les symboles, et laissé les esprits étouffer dans ce vide où la vérité se dérobe à l'intelligence, comme une poitrine à laquelle manque son atmosphère. Pour nous arracher à ces grandes catastrophes du monde intellectuel, l'Église se présente et nous offre une doctrine complète, les dogmes certains, un symbole défini ; elle est prête à résoudre tous les grands problèmes qui intéressent l'humanité.

Si maintenant l'on considère le monde moral, quelle est la puissance capable de le régénérer ? Toutes les vertus meurent : plus de charité, d'obéissance, de justice, de droit, de désintéressement, de sacrifice, d'héroïsme ! Et pourtant, ces vertus sont le pain substantiel de la vie des nations ! Qui a pris la place de ces vertus ? Une effroyable dépravation. " Embrassez d'un seul regard, dit le savant prédicateur, toutes les variétés des dépravations qui se produisent sur le théâtre de notre monde vivant, et vous frémirez de vos découvertes : extravagance de luxe, orgies de sensualisme, dévergondage de plaisirs, de voluptés, d'obscénités, passant des mœurs dans les livres et des livres dans les mœurs ; exagérations de paganisme poussées jusqu'aux extrêmes limites de l'audace, et quelquefois jusqu'aux frontières de l'impossible : prodiges de débauches capables d'étonner même les villes corrompues d'Athènes et de Corinthe, de Rome et de Carthage, de Cythèse et de Paphos. Je les vois, toutes ces hontes se dresser devant moi, à toutes les surfaces de cette société si fière d'elle-même pourtant, s'attachant à l'Église comme l'ombre suit le corps, la poursuivant, la barcelant, la vexant de toutes les manières, dans ces après sentiers. Ceux qui la personnifient passent, mais elle ne passe pas ; les armes dont elle nous frappe changent, mais elle ne change pas ; en un mot, ses organes vivants et ses ministres attirés meurent, mais elle-même ne meurt jamais.

Ce qui achève de rendre cette haine vraiment phénoménale, c'est son implacabilité. C'est là le caractère propre de la haine de Satan ; chez lui, il y a impuissance d'aimer, nécessité de haïr ; tel est le mystère de sa vie. Qu'on regarde la haine antichrétienne, en particulier, la haine de l'Église catholique ; on y sent de suite un je ne sais quoi que rien ne peut désarmer, conjurer, apaiser : elle est implacable. Elle ne ressemble à aucune autre ; elle a quelque chose de la haine des anges tombés ; on sent qu'elle a pour objet le divin ; à la lettre, elle est satanique. Ce qui lui donne un trait de ressemblance de plus avec la haine de Satan, c'est qu'elle se complique d'une effroyable jalousie.

Chose remarquable encore ! cette haine de l'Église a créé dans l'humanité chrétienne une race d'hommes véritablement à part, mais partout et toujours identique à elle-même. Elle défigure en eux le chef-d'œuvre de Dieu ; elle les rend méconnaissables aux autres et souvent à eux-mêmes ; elle leur inspire des sentiments qu'ils ne connaissent pas, et fait monter jusqu'à leur cœur de ces pensées dont eux-mêmes s'épouvantent en certaines heures de calme et de lucidité. Bons, elle les fait méchants ; droits, elle les rend injustes ; sincères, elle les fait hypocrites ; dissimulés, menteurs ; honnêtes peut-être sur tous les autres points, elle leur donne ce que je ne sais quoi dont la vertu rougit et dont l'honneur s'étonne.

Qui maintenant représente et incarne le plus cette haine dans